L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 18 NOVEMBRE 1891. 65me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : 73 rue de Chartres

Dufour & Bonnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI, 18 NOVEMBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes et Offres, Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Baumgarten & Friedrichs, au No 126 de la rue Esplanade, entre Constance et Lafayette, un lot de meubles de maison et d'effets mobiliers.

Les paniques financières en Europe.

La panique de Vienne, capitale de l'empire d'Autriche-Hongrie, suivant, à quelques jours d'intervalle, la faillite retentissante des banquiers berlinois, Sommerfeld, père et fils, Hirschfelds et les Wolffs, donne une triste idée des finances de certaines puissances européennes, et de l'état des esprits. Il a suffi, samedi dernier, d'un entrefilet du *Tageblatt*, rapportant quelques paroles, plus ou moins exactes, de l'empereur François-Joseph, pour causer une baisse énorme des fonds publics et créer une panique qui eût pu devenir une catastrophe, sans le secours du ministère autrichien et d'un banquier richissime, Albert Rothschild.

Pour qu'un tel spectacle puisse se présenter, il faut que les cours élevés des valeurs ne soient que le résultat de la spéculation ; il faut, également, que le peuple ait perdu toute confiance, puisque, sans que rien, dans les dernières événements, puisse faire croire à une guerre immédiate, quelques paroles—attribuées, il est vrai, au souverain—ont suffi pour répandre l'alarme et jeter le désarroi.

Nous comprenons les paniques fréquentes qui s'emparent du marché de la République Argentine ou de tout autre Etat de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale ; de même, nous nous expliquons les débâcles qui ont eu lieu aux Etats Unis, où des villes de 100,000 habitants se bâtissent en dix ans, où la fièvre de la spéculation est à son comble, mais nous voyons tout autre chose dans les paniques européennes qui précèdent aux catastrophes finales.

L'Allemagne est une vieille contrée qui a eu passé, des traditions ; la population s'accroît, régulièrement, d'environ 10 0/0, tous les dix ans ; les villes, à l'exception de Berlin, qui a plus que doublé depuis vingt ans, suivent la même progression ; aussi toutes les années qui précèdent d'où désastres périodiques, au Nouveau-Monde, n'existent pas en Europe, et elles sont autrement différentes. Ce sont les charges imposées par les gouvernements, qui ont livré les peuples à l'étiolage ; ce sont les sommes énormes employées à l'entretien des armées innombrables, qui font chercher les moyens de trouver des ressources auxquelles ne suffisent pas l'Agriculture, le Commerce, l'Industrie.

Quand, après la guerre de 1870, l'Empire allemand fut fondé, une prospérité factice, due à l'apport des cinq milliards français, vivifiaient une confiance sans bornes du peuple. L'armée fut augmentée ; les manufactures se fondèrent à l'envie, et les contribuables apportèrent, avec enthousiasme, l'argent nécessaire à l'entretien de cette belle armée qui, selon eux, devait conserver la prépondérance à leur pays. Mais les ressources momentanées fournies par la France furent bientôt dépensées ; une armée, comme celle de l'Allemagne, absorbant de millions, qu'au bout de quelques années, il ne restait plus un mare de la rançon.

Les emprunts suivirent ; les banquiers, à des taux élevés, donnèrent ou cr qui permit de faire face aux besoins du moment. Mais, l'heure arrive, où ces ressources vont manquer, où les presqu'infinis intérêts à servir aux prêteurs, absorberont les revenus produits par les impôts ; où les comptes devront être rendus ; où, sous peine de désastre, d'immenses économies devront être faites.

Et ce que nous disons, à propos de la situation de l'Allemagne, s'applique à l'Autriche et à l'Italie, ces alliées, que leur inconséquence a rivées au sort de l'empire de Guillaume ; qui, comme celui-ci, voient les ressources du sol insuffisantes pour couvrir les soldats et les armes. Vont-elles prendre des mesures radicales ? Vont-elles se sauver, au prix de quelques sacrifices, et licencier des armées qui les ruinent ? Elles ne peuvent pas le faire et ne l'oseraient pas. Et comme cet état de choses ne peut tenir, en tire, tôt de mois, la conséquence que la guerre mettra un terme aux souffrances des peuples.

La France dépense autant, et même plus, que les Etats de la Triple Alliance, mais elle est assez riche pour ouvrir ses dépenses, et, seule, elle possède les moyens d'attendre.

C'est, peut être, ces conditions, spéciales et uniques, qui lui donneront la revanche sur ses ennemis, sans qu'elle ait besoin de se lancer dans une guerre formidable, sur l'issue de laquelle, malgré les espérances qu'on est en droit de fonder, on peut, non serait-ce que par sagesse et prudence—compter sur quelques doutes.

En attendant, la République sent n'a qu'à conserver son attitude actuelle et à laisser les autres puissances se débattre dans des troubles financiers qui les minent et les écrasent.

L'Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1891.

Un manuscrit de dame ayant pour épigraphe : *Rancœur d'appelés, mais peu d'élus*—a été reçu par le secrétaire perpétuel.

Saint-Aurélie d'Ayer. Son passé de quarante ans est un constant triomphe sur les maladies du sang.

BELGIQUE.—LES NOUVEAUX FORTS DE LA MEUSE.—Nous lisons, dans la *Liberté* du 30 octobre :

C'est aujourd'hui que les nouveaux forts de la Meuse en Belgique recevront les garnisons destinées à en occuper les casemates encore vides. Ce nouvel emploi de l'armée belge rend indispensable l'augmentation des effectifs. M. de Moltke, dont les conseils posthumes sont respectueusement écoutés par le roi des Belges, l'a dit, et cela suffit. *L'indépendance belge* publie à ce sujet la note suivante : " Le bruit court, dans les cercles financiers et gouvernementaux les mieux informés, que le gouvernement loigne sur le point de contracter un emprunt de trois cent cinquante millions de francs pour faire face aux nécessités budgétaires et à l'augmentation provenant des effectifs nouveaux sur le pied de paix. La nouvelle est inexacte en fait. Seulement elle pourrait plus devenir exacte un de ces jours, la nécessité d'une augmentation des effectifs de l'armée n'étant un mystère pour personne." On voit que cet heureux pays est loin de sa neutralité, hors de laquelle pourtant il n'est pas de salut pour lui, car s'il entre dans la danse, il sera la proie de l'un des deux vainqueurs.

LOUISIANE.

La Louisiana Planter and Sugar Manufacturer, Nouvelle-Orléans, du 14 novembre :

—LETTRE DE LA PAROISSE ASCENSION :

Il y a quelque chose de nouveau à vous annoncer cette semaine ; il a plu ! Ce phénomène a eu lieu, lundi matin, de bonne heure, et s'est continué jusqu'à midi. Il est tombé environ un pouce d'eau. La pluie, en vérité, a été la bienvenue. On ne voit plus ces nuages de poussière qui vous aveuglaient et vous prenaient à la gorge : les citernes renferment maintenant de l'eau potable.

—On dit que "Bel'e Alliance" a dépassé la ligne de 2,000,000. Evan Hall vient ensuite, bon premier, ayant cultivé 165 acres, donnant un rendement de 3,770 tonnes de cannes et 550,000 livres de sucre. Ce qui, probablement, est la plus forte production faite sur les rives du Mississippi.

Ces chiffres indiquent environ 146 livres par tonne et une moyenne de vingt-deux tonnes par acre. "Deux tonnes et non deu livres", telle doit être la devise de Evan Hall, et probablement elle est celle de toute entreprise sérieuse. Un acre de cannes de vingt-deux tonnes, à 146 livres, produit 3,200 livres sur l'habitation Evan Hall. Sur une habitation voisine, un acre produit dix-huit tonnes de cannes à 160 livres par tonne, rendant 2,880 livres de sucre, ce qui fait une différence de 320 livres, par acre, en faveur de Evan Hall.

M. H. W. McCall, le courtois secrétaire de la Cie. Evan Hall, est arrivé de Philadelphie, et a commencé la campagne.

Palo Alto a, cette semaine, dépassé le demi million, et avant peu de temps, ses progrès seront plus satisfaisants, et plus rapides ; car le nouveau moulin, qui, jusqu'alors, marchait lentement, a enfin commencé à bien aller ; la production s'élève maintenant à un chiffre inconnu jusqu'à ce jour. Les cannes de semence de première année rendent environ 140 livres, par tonne, et 24 tonnes par acre. Le degré de polarisation du second surce dépasserra 90 degrés.

—LETTRE DE LA PAROISSE IBERVILLE :

La pommière nous a incommodés jusque dans la nuit de dimanche, la pluie a, alors, commencé à tomber, et a été la bienvenue. C'est le plus grand bienfait de cet automne. La plupart des habitants de la paroisse avaient mis de côté des cannes pour la graine et craignaient de ne pouvoir les conserver sans le secours de la pluie. Beaucoup d'entr'eux, aussi, manquaient d'eau et étaient obligés de recourir à tous les expédients pour s'en procurer. Maintenant tous sont heureux. Depuis que la pluie a tombé le temps s'est éclairci et est redevenu beau.

—Nous avons voyagé dans la paroisse durant dix jours et nous avons trouvé tout le monde occupé. La canne est rapidement enlevée du champ et la durée de la roulaison sera courte.

—On a remarqué une augmentation dans le tonnage. Sur l'habitation Oakley, à MM. A. & G. Demare, la première canne a donné quatorze tonnes par acre, et, quelques jours après, seize, et plus tard encore, vingt-trois. Cette semaine, M. Chenet, le gérant, nous informe que le rendement est de vingt-sept tonnes. Le 1er, cependant, n'est pas aussi doux que dans d'autres endroits, parce que le vent a fait verser les cannes, il y a quelque temps.

—Mardi, le moulin de M. McFall, sur Avery, ne marchait pas, mais une grande quantité de cannes se trouvait dans les hangars et on comptait dans le champ.

Cette habitation possède de très grandes machines à clarifier, qui permettent au sucre d'atteindre le degré nécessaire pour obtenir le prime. A Magnolia, la jolie habitation de MM. W. W. et J. A. Ventress, tout marche bien et l'on fait une canne de bonne qualité. Un échantillon a été envoyé à la Nouvelle Orléans, pour être soumis à l'essai du polariscope, et, si le sucre atteint 80 degrés, un grand envoi sera fait.

—La production, à Grenada, atteint 165 livres par tonne et tout marche d'une façon satisfaisante. Cette usine a été d'un grand bénéfice aux petits habitants qui se trouvent en amont et en aval, car elle leur a permis de cultiver les cannes et d'en disposer avantageusement. Un établissement dans ce genre, tous les cinq ou six milles, rendrait Iberville très prospère. A Ponnet, le travail est général. La canne devient plus lourde. Les moulins de St-Louis roulent journellement une moyenne de 475 tonnes, dont un extrait environ 65,000 livres de sucre.

La qualité du sucre est meilleure que tout ce qui a été fait jusqu'à présent. Les premiers sucres ont un degré de polarisation au dessus de 90 deg ; les seconds atteignent le degré suffisant pour obtenir la prime de 2 cents par livre. Ce que nous venons de dire, relativement à la qualité du sucre, sur St-Louis, peut être répété pour les usines de Tally Mo et Catherine. M. Amédée Levert, de la plantation Golden Ridge, dit qu'il obtint une livre de sucre pour chaque gallon de jus. Partout la travail abonde et, dans plusieurs endroits, il doit être remis.

—Mardi dernier un incendie s'est déclaré dans le four du moulin à bardeaux de Morning Glory, sur le bayou Plaquemine, et a détruit le moulin et un million de bardeaux.

—LETTRE DE LA PAROISSE POINTE-COUPÉE :

Après la plus grande sécheresse dont nous puissions nous rappeler, la pluie, qui nous était si nécessaire, a fini par venir, dimanche dernier, 8 novembre.

Nous avons eu des torrents d'eau jusqu'à 8 heures, lundi matin. Tout le monde était content. Les colis, les citernes, les bayous étaient à sec ; dans certaines localités les bestiaux souffraient et le manque de bonne eau potable commençait à affecter la santé générale des habitants de notre paroisse. La longue sécheresse avait engendré une maladie parmi les bêtes à cornes ; elle a disparu avec la pluie.

—La pluie a fait beaucoup de bien à la récolte de la canne et nos habitants pensent qu'ils obtiendront un grand rendement de jus.

—Le moulin de M. Marius Cazayoux, près de Waterloo, marche depuis près de trois semaines et donne les meilleurs résultats. M. Cazayoux a eu la malechance de briser un cylindre, il y a quelques jours, mais il a été remplacé par un nouveau, il y a quelques jours et maintenant le travail se fait régulièrement. M. Cazayoux est un habitant jeune, énergique et actif, et on peut prédire qu'il aura du succès, en faisant du sucre.

—M. E. Lorio, voisin de M. Cazayoux, a aussi son moulin qui fonctionne depuis quelque temps. Un accident est arrivé dans la moulin la semaine dernière, mais tout a été réparé en moins de vingt-quatre heures. On m'annonce que le sucre de M. Lorio est de la meilleure qualité.

—M. Oscar Joffrion, de l'habitation Point Prospect, a commencé à rouler hier. Sa récolte est bonne, bien qu'elle ne soit pas si abondante que celle de l'année dernière.

—Sur l'île de False River, M. Arsade Major a commencé hier. Il a, sur son habitation, des cannes aussi bonnes que n'importe où ailleurs, mais il ne roulera que soixante acres, car il veut conserver la plus grande partie pour la semence, désirant faire une forte récolte l'année prochaine.

—Le moulin de M. A. Bourgeois, Stonewall, commencera cette semaine. Bien que la récolte soit faible, on compte sur un bon rendement. Les nouvelles machines des moulins fonctionnent dans la perfection.

—Les moulins à sucre, sur la partie basse de False River et sur Chenal sont en pleine activité—Rougon, Philippe, N. Y. Warehouse Co., Pitcher et d'autres—mais il m'est impossible de dire la quantité de sucre faite jusqu'à présent.

—La récolte du coton dépasse ce que l'on supposait, il y a quelques semaines. Bien que le beau temps continue, les champs sont, maintenant, encore blancs comme de la neige.

—Malgré la pluie abondante de la nuit de dimanche, le sol est suffisamment sec pour permettre aux entrepreneurs des constructions des levées de faire leur travail.

—

Le *Farmer*, Covington, paroisse St-Tammany, du 14 novembre :

—Nous avons eu, dans la nuit de dimanche et lundi dernier, une pluie qui a été la bienvenue. Elle a donné une vie nouvelle à la végétation et fait disparaître la poussière.

—Une grande étendue de pâturage a été détruite par le feu. Il semble que pour ces accidents, qui arrivent, tous les ans, il n'y a pas de remède.

—Le puits artésien de la Maison de Cour donne huit gallons à la minute, et fournit une simple quantité d'eau pour tous les besoins.

—M. A. P. Lacroix est de retour de la foire des paroisses de la Floride. Il est justement fier d'avoir obtenu un diplôme et un ruban bleu pour le meilleur étalon enregistré : "Lord Falmouth, jr."

—Des nouvelles de toutes les parties de la paroisse indiquent que le désir de presser l'envoi du coton au marché, n'a jamais, auparavant, donné une si grande activité aux habitants.

—

L'Union, Pont Breaux, paroisse St-Martin, du 14 novembre :

—Nous avons eu une bonne pluie, dans la nuit du dimanche et lundi. Depuis le 4 octobre, nous n'avions pas eu une goutte de pluie et, partout, l'eau commençait à manquer ; les citernes étaient vides.

—

Le *Comet*, Thibodaux, paroisse Lafourche, du 29 octobre :

La mort d'un excellent jeune homme, M. Anatole Bourgeois, a eu lieu lundi dernier, à la résidence de son père, M. Magloire Bourgeois, près de Labadieville.

—Nous avons appris que la semaine dernière, M. James McBride, dont l'habitation est située dans la paroisse Terrebonne, a obtenu 140 livres de premier sucre par tonne de cannes. Ce rendement dépasse tous ceux dont nous avons connaissance jusqu'à présent.

—Mlle Camille Lefort, la charmante fille de M. Jos. Lefort, a épousé, hier, M. Valcour Le Blanc.

—

La *Commercial*, Lac Charles, paroisse Calcasieu, du 14 novembre :

Les travaux aux voies ferrées des rues ont été poussés activement, cette semaine. Deux tramways sont arrivés ces jours derniers.

—Le Dr. J. G. Martin, de notre ville, a été appelé, ces jours derniers, pour soigner un individu qui s'est cassé la jambe, le 7 novembre dernier.

—M. Palmer, de l'usine centrale de Calcasieu, nous a fait présent d'un excellent échantillon du sucre fait, cette saison, à la manufacture.

L'établissement est en pleine activité ; une grande quantité de cannes sont disponibles. Nous sommes heureux d'apprendre l'état de prospérité de cet établissement, parce que nous voyons, dans cette industrie, un grand avenir pour notre paroisse.

Envoyez un timbre-poste de 2 cents au Dr J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., et vous recevrez la collection de ces belles cartes pour albums.

LE NID DE FAUVETTES.

I

Ils se rencontrèrent un lundi d'avril. Elle allait à pieds par à son atelier de lingère. Lui, flânait.

Rien de plus charmant que cette jeune fille, vêtue d'indienne et de grâce parée.

Un bouquet, qu'elle tenait à la main, lui échappa par mégarde.

Claude ramassa les fleurs, et, avec grâce, plein de gauderie, il présenta le bouquet à celle qui l'avait laissé tomber.

Et, comme les violettes étaient empoisonnées, il ajouta :

—Votre bouquet ne vaut plus rien, mademoiselle. A peine est-il bon à se dessécher dans ma poche. Laissez-moi vous en offrir un second.

Elle refusait, mais Claude ne l'écoutait déjà plus, et il achetait d'autres violettes à l'éventaire d'une fleuriste.

Les deux jeunes gens n'avaient plus de méfiance l'un pour l'autre.

Ils marchaient maintenant côte à côte comme des amis.

—Je me nomme Claude.

—Moi, Louise.

—J'ai vingt-cinq ans.

—J'en ai dix-huit.

—Je suis étudiant, rue de Turenne.

—Moi, Hôpital, rue Saint-Antoine.

—Je n'ai pas de famille.

—Je suis orpheline.

—Vous feriez une excellente ménagère.

Le silence devint profond entre Claude et Louise.

Le jeune homme craignait d'avoir été ridicule ; la jeune fille se demandait s'il se moquait d'elle.

Personne ne lui avait parlé d'un ton si sincèrement ému.

—A demain ! lui aria Claude.

—A demain répondit-elle machinalement.

Le lendemain et les jours suivants, Claude, dès qu'il avait achevé son travail, passait et repassait rue Saint-Antoine devant la boutique de Louise.

II

Sur le cheminée de la mansarde, sous un globe de verre, se trouvent deux bouquets de violettes desséchés.

Il y a un an que Claude et Louise sont mariés, et le bonheur les a favorisés : la jeune femme est mère ; elle étreint dans ses bras un petit garçon qui bégaie.

Mais, depuis deux jours, l'enfant s'a perdu de sa gaieté. Ses mains sont chaudes. Son œil est brillant. La fièvre le consume, et, au lieu de sourire à sa mère, le bébé pleure.

Louise attend le retour de Claude avec impatience.

La journée a été mauvaise, et le père y portera peut-être remède : il en sait plus long. Ici, qu'une pauvre femme.

L'ouvrier frappe à la porte.

—C'est lui !

D'un bond, elle est dans ses bras.

—Notre petit est bien malade....

Claude, après avoir mis sa robe mais de travailleur sur le front de l'enfant, ne savait que dire.

Alors, enfoncé de larmes qu'il ne voulait pas laisser couler, il finit par prendre sa casquette et, après avoir rassuré Louise d'un mot, il courut chercher un médecin.

Le docteur se fit attendre ; il hocha la tête et prescrivit une potion dont l'enfant ne put boire qu'une cuillerée....

Voici le jour et ses premières clartés.

L'ouvrier et sa compagne n'ont pas dormi de la nuit.

L'enfant semble dormir dans les bras de sa mère.

—Mets-le donc dans son berceau, hasarde Claude.

Et la mère allait obéir, mais, tout à coup, elle s'aperçut que l'enfant était mort : il dormait dans ses bras son dernier sommeil.

III

—Soyez donc d'honnêtes travailleurs ! —A qui on ne peut rien reprocher !...

—C'est à décourager de tout !

Telles sont les réflexions des amis venus à l'enterrement.

Ils rangent derrière le petit cercueil, qu'ils accompagnent jusqu'au cimetière pour, la dernière pelletée de terre jetée, ils disent : " Courage !" au père et à la mère.

Du courage, il en faut !

Le bonheur a quitté la mansarde depuis que l'enfant est au cimetière.

Claude a dépensé toutes ses économies. Il a acheté au " petit " une concession temporaire qu'on renouvellera dans cinq ans. Le bébé dort là, tranquille, au milieu de tombes d'autres enfants, qui se ressemblent toutes avec leur entourage peint en blanc et leurs ornements de pertes identiques :

A MON GARÇON !—A MA PETITE FILLE !

Puis, les noms d'enfant que les mères répètent avec des déjeuncoy tendres,

Société de Bienfaisance des Bouchers de la Nouvelle-Orléans.—Nouvelle-Orléans, le 14 novembre 1891.—Décédé hier à 6 heures A. M., le sociétaire LOUIS DUVERGER. Age de 70 ans, né de Bernadets Haut, département des Hautes Pyrénées, France. Le Comité d'enterrement se réunira aujourd'hui, mercredi, à 2 heures P. M., avec Redges, à la salle de la Société pour assister à ses funérailles. Le convoi funèbre partira de la rue Marengo, près de Jersey, où le corps est exposé.

Par ordre du Président,

FAUL ESTEBEN,
G. DERES Secrétaire. 18 nov—1f

TO-KALON! TO-KALON!

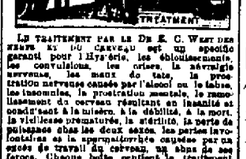
Ne buvez rien autre chose, mais buvez le par. C'est le fameux To Kalon de

PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT.
120 rue Royale, Nlle-Orléans.

6 Jnd—

NICHOLAS J. HOEY,
ENCANTEUR.
Propriétés foncières, Stocks, Bons, Hypothèques, etc.
No 175 rue Carondelet.
Une attention personnelle particulière sera donnée à toutes les procédures judiciaires.
1er nov—3m

La Santé c'est la Fortune.



LE TRAITEMENT PAR LE DR E. C. WEST DES NERFS ET DU CERVEAU est un spécifique garanti pour l'Hystérie, les étourdissements, les convulsions, les crises, la névralgie nerveuse, les maux de tête, la prostration nerveuse causée par l'alcool ou le tabac, les insomnies, la prostration mentale, le ramollissement du cerveau résultant en insanité et conduisant à la mémoire, à la folie, à la mort, à la vieillesse prématurée, à stérilité, à la perte de puissance chez les deux sexes, les pertes involontaires ou les spermatorrhée causées par un excès de travail du cerveau, un seul vice de la jeunesse